

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de cbaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 383 Vol. XVI. — SAMEDI 43 JUILLET 4850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Histoire de la presse en Angleterre. — Courrier de Paris. — Académie des Sciences. — Voyage en Abyssinie, par MM. Ferret et Galinier. — La vie des eaux. — Paris à table. — Visite aux Ateliers Eugène Giraudi. — Revue agricole. — Bibliographie. — Correspondance. — Sculptures ébénistes au Louvre.

Gravures. — Résidence de sir Robert Peel à White-Hall-Gardens. — Mariage du prince royal de Suède, grande gravure. — Plan de Rouen. — Plan du Havre. — Voyage en Abyssinie, 6 gravures. — Paris à table, 4 gravures. — Visite aux ateliers, grande gravure. — Sculptures chinoises. — Rébus.

Histoire de la semaine.

L'intérêt public s'est encore alimenté cette semaine des faits recueillis dans les journaux anglais sur la catastrophe qui a enlevé à l'Angleterre son homme d'Etat le plus éminent, au monde un modèle qui sera l'éternelle condamnation de ces politiques vulgaires dont le génie ne sait s'inspirer que de la colère et des ressentiments de leur vanité déçue. M. le président de l'Assemblée nationale n'a pas cru devoir faire moins que de prononcer au commencement de la séance du 5 juillet quelques paroles de regrets qui ont reçu l'approbation de son auditoire, mais qui auraient été applaudies au loin si elles eussent exprimé tout ce que se pense et se dit dans le monde. Telles qu'elles sont, ces paroles bien senties méritent néanmoins d'être conservées comme un témoignage de l'empire qui appartient à la haute renommée d'un ministre dont le nom restera cher à son pays et à l'humanité.

« Messieurs, a dit M. Dupin, au moment où un peuple voisin et ami déplore la perte qu'il vient de faire d'un de ses hommes d'Etat les plus recommandables, sir Robert Peel, je crois que c'est honorer la tribune française que de faire entendre dans cette enceinte l'expression de nos sympathiques regrets, et de manifester votre haute estime pour cet orateur éminent qui, pendant tout le cours de sa longue et glorieuse carrière, n'a jamais eu que des sentiments de justice et de bienveillance pour la France et des paroles de courtoisie pour son gouvernement. De toutes parts : Très-bien ! très-bien ! » Si l'Assemblée daigne approuver mes paroles, il en sera fait mention au procès-verbal.

L'insertion au procès-verbal est ordonnée à l'unanimité. »

La presse a trouvé des historiens plus complets. C'est que la presse n'est pas près de ceux qui l'écoutent; c'est qu'elle n'est pas exposée à voir la rougeur qui vient de la conscience au visage des lecteurs obligés de faire un retour involontaire sur eux-mêmes et de se comparer à l'homme qui a su faire un noble emploi de ses facultés et du pouvoir; c'est d'ailleurs que la presse exalte volontiers les grandes vertus quand l'éloge ne peut pas susciter des imitateurs qui troubleraient les petits intérêts de ses abonnés; c'est que la presse, en un mot, n'a pas été inventée pour dire toujours la vérité aux vivants, mais pour servir quelquefois de faux témoin, pour mentir au profit de quelques-uns et surtout à son profit, sauf à louer les morts illustres en l'honneur de la rhétorique.

L'émotion produite en Angleterre par la perte de ce grand homme s'est manifestée par des témoignages unanimes de regrets et de douleur. La résidence du défunt dans White-Hall-Garden n'a cessé d'être entourée d'une foule nombreuse et compatissante. La dépouille mortelle a été transportée à Drayton-Manor dans le Staffordshire, la

demeure qu'il aimait tant. Le service funéraire a été célébré mardi 9 juillet.

Une commission d'industriels s'est formée afin de se procurer par souscriptions les fonds nécessaires à l'érection d'un monument dit monument des pauvres en l'honneur de sir Robert Peel. La souscription est de 4 penny (40 centimes) par tête. Les classes ouvrières s'empressent de s'associer à cette marque de gratitude et de respect. MM. Joseph Hume, W. Gladstone, lord John Russell, sir James Graham, le vicomte Harclay et John Masterman sont les commissaires chargés de recueillir les fonds et de les verser en leur nom à la banque d'Angleterre.

Voilà un hommage, à coup sûr, que nos hommes d'Etat n'envieront pas. Le monument des pauvres n'est pas digne de ces grands cœurs. Si la Bourse élevait des monuments à ses bienfaiteurs, ils leur mériteraient leur gloire à mériter une telle faveur, quoique l'ambition ne soit pas leur défaut. Braves gens, du reste, et membres de la Légion d'honneur.

Paulo minoram canamus : L'Assemblée nationale a procédé à la fin de la semaine dernière à la nomination de son bu-



Habitation de Robert Peel à White-Hall Gardens.

feuilleter le dimanche comme un livre de voyage, ou plutôt comme la collection de l'illustration. L'autre jour à Toulon, aujourd'hui à Rouen ou au Havre, ainsi que vous allez voir en tournant la page.

En vue de cette concurrence illustrée ou aérienne, que la locomotive terrestre redouble de vitesse et de sacrifices, c'est tout simple. Aussi, indépendamment de cette reprise du voyage à Dieppe, on annonce des trains de plaisir hebdomadaires pour le Havre, déjà nommé, et autres villes flottantes. Paris enviera des Parisiens à la province, qui lui donnera ses provinciaux en échange. Déjà l'exemple de cette fusion hebdomadaire s'est répandu à l'étranger, et la Belgique en prépare une contrepartie. L'arrivée prochaine de tous ces convois réjouit les théâtres, les logeurs, les traiteurs, les cafés, les débitants de tabac et les fabricants de liquides. Quarante mille Belges, diable ! ce n'est pas de la petite bière !

C'est bien le moins aussi que les salons se rouvrent en leur honneur. Pour ce mouf ou pour un autre, un haut personnage vient d'inaugurer la réouverture des siens par un gala de cent couverts. La politique du jour, celle de la majorité, y siégeait dans toutes ses nuances ; et le choc des opinions n'y était pas moins bruyant que celui des verres. Dans quelle salle à manger ne retrouve-t-on pas les discus-

sions de la Chambre ? Montrez-moi un amphitryon qui, ayant convié une douzaine d'amis à sa table, ne leur fait pas manger de la politique à toutes les sautes. Ces convives, si bien d'accord au potage, seront à couteaux tirés avant le dessert. Une consultation de médecins, appelés à donner leur avis sur un cas désespéré, n'est pas plus orageuse. Cette pauvre maïsine la République, disent à l'envi une foule de ces praticiens en sablant le champagne, elle est bien malade ; sa constitution est mauvaise, et la délivrance sera longue. — C'est possible, aurait répondu un Esculape à grosses épaulettes ; mais il ne faut pas songer à l'opération césarienne.

Les amis de M. le président de la République le voient avec plaisir se départir de la règle de conduite qu'il s'était tracée dans une lettre publique. « Je n'ai point, disait-il, l'habitude de faire des visites. » M. le président est devenu grand visiteur, et le faubourg Saint-Germain en sait bien quelque chose. Ses autres devoirs officiels ne souffrent pas de cette affabilité, à ce point, que le *Moniteur* a constaté sa présence le même jour dans trois établissements différents : aux Invalides, à l'Hippodrome et au café Morel.

Paris est si blasé à l'endroit des phénomènes et des personnages extraordinaires, qu'il ne s'aperçoit pas plus de

leur arrivée que de leur départ. Sans l'indiscrétion d'un journal du pays basque, les Parisiens ignoraient encore qu'ils ont perdu le géant du café Mulhouse, et c'est en vain que depuis un mois l'affiche du théâtre des Variétés leur annonce la dernière représentation du nain Colibri. Quel colosse ou quel avorton les remplacera l'un et l'autre et quelle nouvelle difformité aura la vogue demain, tantôt, tout à l'heure ; on l'ignore. La présence des étrangers les plus lointains ne nous cause plus aucune surprise ; l'autre soir, à la représentation du *Chandeler*, il y avait deux Chinois authentiques à l'orchestre, sept ou huit Persans au balcon, et l'amphithéâtre était garni de toutes sortes de noirs bon teint, latoués et pittoresques comme les sujets de la reine Pomaré ; personne ne s'en est ému. L'ex- envoyé du bey de Tunis à la France de Louis-Philippe, renvoyé à la République de 1850, passe inaperçu dans la foule des autres diplomates. C'est un barbare très-civilisé qui va, dit-on, quitter le service de son gracieux maître pour devenir simple citoyen français. Sa fortune est immense, et, indépendamment de deux hôtels qu'il vient d'acquérir, l'un boulevard des Capucines, et l'autre au faubourg Saint-Honoré, il a jeté des fonds considérables dans le trois pour cent. « La rente est lourde, » disait dernièrement un grand



Mariage du prince royal de Suède avec la princesse Louise des Pays-Bas. — Retour du cortège au château royal de Stockholm.

épéculateur à M. Fould. — Laissez faire, répondit le ministre, nous avons trouvé quelqu'un pour la soutenir. — Mais ce quelqu'un est-il fort ? — Je le crois bien, il est fort comme un turc.

Quant au surplus de nos nouvelles, on l'ira chercher en Suède. Et ne vous hâtez pas de dire : Ce n'est rien qu'un prince étranger qui se marie, l'héritier présomptif de la couronne de Suède qui épouse la princesse Louise des Pays-Bas. Un prince qui se marie, quand sa race est bonne, vaillant et populaire, c'est un trône qui s'affermi et une dynastie qui se perpétue pour le bonheur de la nation. L'enthousiasme qui éclate ici en est la preuve ; les musiques et les orchestres qui chantent, les cloches qui tintent, les canons qui tonnent, les drapeaux et les bannières qui flottent, c'est l'ornement et le trompe-l'œil, mais les acclamations et les bénédictions, la voix du peuple, on ne la simule pas, et rien ne la vaut et ne la remplace. D'un côté l'arrivée de la princesse, de l'autre sa montée au palais après la cérémonie nuptiale, telles sont les deux parties extrêmes de la fête que représente cette double vignette, l'imagination du lecteur voudra bien se figurer le reste.

Stockholm est une ville guerrière et savante, un port et une académie, et sur cette indication, rien de plus facile que de se représenter les emblèmes de son allégresse. Ses

marins y mettront l'image de la mer, leur nourrice ; ses savants l'embelliront d'allégories ingénieuses et classiques. Quant à l'aspect de la ville, sa situation la rend admirable, c'est un vaste port garni par de lourds vaisseaux de guerre dont les voiles rasent la muraille des maisons ; il est couvert de la fumée de cent bateaux à vapeur dont les colonnes de fer rayent l'horizon et qui couronnent ici d'imposants rochers et là-bas des collines parsemées de jardins verdoyants, tandis qu'au fond du tableau les riants villages mirent dans les eaux environnantes leurs clochers sonores et les ailes tournantes de leurs moulins.

Les fonds du Cirque olympique sont en hausse. Son Turc, c'est un Kabyle, on l'appelle Hussein-Ren Homme. Ce Hussein ou Hercule porte un monde basiné sur ses épaules. Il se plante carrément sur le sol où ses pieds semblent enracinés, et puis toute la tribu grimpe, s'accroche et se superpose à cette base inébranlable comme autant de rameaux au tronc du chêne. Quand Hercule s'ennuie de ce rôle d'ar busto, il secoue ces branches humaines qui vont se grouper au-dessus de sa tête avec une vivacité d'éclair, ensuite Hercule prend sa course dans l'arène sans plier le jarret sous cette pyramide de Kabyles, et il finit par les éparpiller brusquement sur le sol, au risque de leur casser le cou. C'est la fin de l'exercice, qui n'a rien de tragique, et qui

cause un plaisir à faire trembler. Les *Cockneys* de l'Hippodrome sont moins effrayants ; ces badauds à cheval nous représentent une assez plaisante caricature des opérations du turf. On les sangle, on les pèse, on les fouaille à coups de housse, et les voila partis pour une course qui de chute en chute se termine par la grande culbute académique. L'un et l'autre de ces établissements n'utilise d'ailleurs ses Kabyles ou ses *Cockneys* que comme des variantes à son répertoire équestre. Pendant que les bipèdes se donnent une peine de cheval, Bertram et Frisette se reposent, mais ils reprennent bientôt la corde à la satisfaction générale.

Pourquoi les théâtres qu'on déserte ne vont-ils pas planter leur tente aux Champs-Élysées ? L'autorité est trop juste pour les contraindre à se ruiner pendant les rigueurs tropicales de la belle saison, et de quel droit leur refuserait-on le privilège de montrer un spectacle de polichinelle ou d'amuser leurs spectateurs avec des *Hop ! hop !* comme ailleurs ? En été, comme dit un vieux quatrain :

Du fer Bertram les travaux
Gouffent la recette,
Les acteurs sont des chevaux,
Ce n'est pas si bête

Pour remédier à leur situation, quelques directeurs avaient commandé naguère des pièces à animaux. Des colporteurs

PLAN DE ROUEN

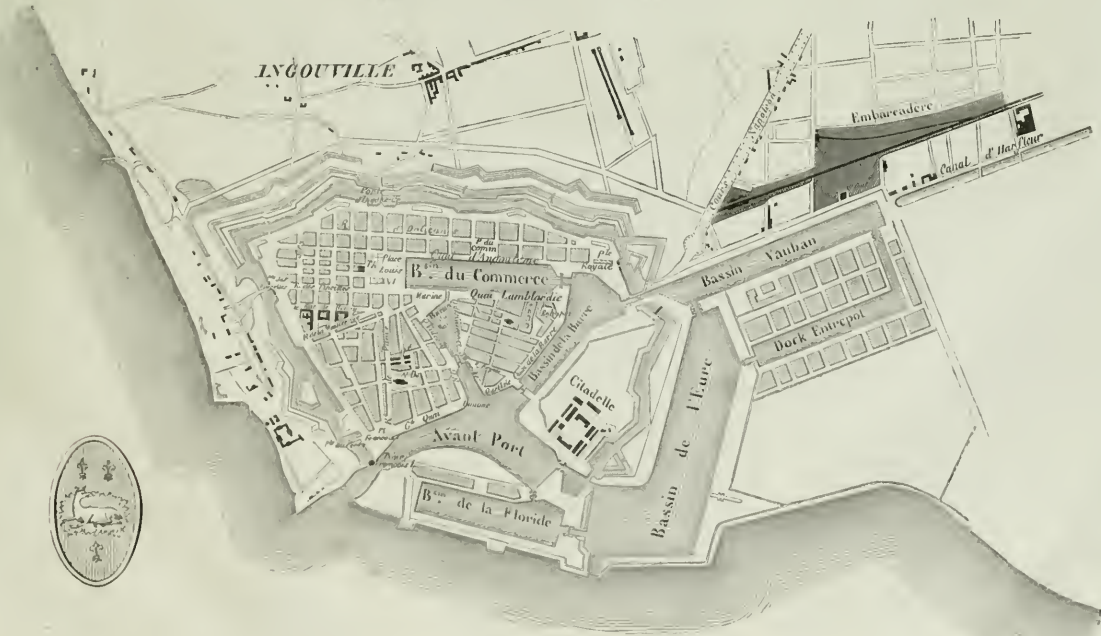


de bêtes féroces amenaient à l'envi leur marchandise parfaitement dressée à la réplique, à ce qu'ils disaient; ce n'étaient que tigres apprivoisés et ours déboumaires... dans leur cage. Mais quand on voulut essayer quelqu'un de ces premiers rôles à la répétition, leur instinct premier se réveilla, ils se mirent à jouer avec trop de nature; on cite un théâtre

ou le souleur courut les plus grands dangers, l'ours lui disputa avec acharnement la possession de sa niche; la peur galopait les actrices obligées de répéter avec ces étranges camarades, l'une d'entre elles rendit son rôle de bête ou son bête de rôle au directeur. — N'ayez pas peur, mademoiselle, l'ours ne vous mangera pas; et puis on n'en meurt

jamais, ajoutait cet honnête homme, voyez-moi plutôt, ne suis-je pas dévoré toute l'année par les ours? (Note de rappel. dans l'argot de coulisse, toute mauvaise pièce est un ours.) Malheureux théâtres, mais heureuse semaine, elle leur a épargné ce désagrément; aucun ours n'est venu troubler leur sommeil. Ils font la sieste en attendant des temps meil-

PLAN DU HÂVRE



» Tandis que la première série est à table, la seconde série se tient debout contre les murs de la salle, et attend, avec quelle impatience, le lecteur le devine, que son tour soit venu de prendre part au festin.

» Ato-Réma occupait le haut de la table. Il était assis sur un *sarir* recouvert d'un riche tapis et entouré de cousins. Nous partageâmes avec lui l'honneur du *sarir*, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; mais tous les autres convives croisaient seulement les jambes à la manière des Turcs et s'accroupirent sur le sol jonché d'herbes fraîches.

» D'abord un prêtre récita la prière. Tout le monde fit le signe de la croix et répondit Amen; après quoi les domestiques commencèrent à servir. On apporta le *broundou*, le mets favori des Abyssins, qui n'est autre chose que la viande crue, nous allions écrire la viande vivante. En bien, oui, la viande vivante, car elle est chaude, car elle fume encore, et celui qui la mange la sent palpitante et tressaillir entre ses doigts. Deux bœufs énormes venaient d'être abattus, éventrés, décapés sous nos yeux. Le chef d'office s'approcha du prince et lui présenta un filet tout entier. Le prince s'en coupa un morceau qui devait peser au moins plusieurs livres, nous suivîmes son exemple, c'est-à-dire que nous fîmes ensuite notre part, sans nous servir toutefois d'une manière aussi royale, et nos voisins, chacun à son tour, taillèrent hardiment dans la même pièce.

» Plus bas, des domestiques circulaient autour de la table, portant et présentant des quartiers monstrueux, des cuisses entières comme pour un repas de Cyclopes, et les convives prenaient à leur gré, c'est-à-dire largement et sans mauvaise honte. En ce moment la salle offrit un spectacle

nouveau pour un Européen, spectacle étrange, mais étrange jusqu'à l'horrible. Et d'abord tous les convives nous semblaient nus. Dans les repas, l'étiquette abyssinienne exige que le *taube* retenté des épaules soit attaché à la ceinture. Le haut du corps demeure donc à découvert, et nous ne voyions ici que le haut du corps, puisque la table nous cachait la partie inférieure. Ajoutez à cela un appétit qui tourmentait presque à la voracité. Tous ces hommes, semblables à des démons, mordaient dans des lambeaux de chair crue avec une avidité sauvage. Le sang coulait de toutes les lèvres, toutes les mains étaient rouges de sang, le sang mettait dans tous les yeux l'étrange

vision, une hallucination naturelle nous faisant croire par moments que nous étions les bêtes d'une troupe de cannibales.

» Les uns coupaient la viande par lamelles entre leurs doigts, d'autres plantaient leurs dents à pleine bouche dans le morceau qu'ils tenaient à la main et passant adroitement le couteau entre la main et le visage, tranchaient, par un mouvement de bas en haut, le morceau qu'ils allaient avaler. Ce n'était rien encore. Jusqu'ici la pratique du couteau n'était que singulière et pittoresque; mais le pittoresque prenait un caractère effrayant chez les soldats, qui se tenaient debout le long de la muraille. Ceux-ci, par une faveur spéciale, avaient obtenu un morceau de viande en attendant leur tour de s'asseoir. De couteau, point : le sabre en faisait office. Imaginez des sabres recourbés comme des faux et qui passaient incessamment devant les lèvres de ces convives de la dernière heure. Nous admirions leur voracité, mais nous admirions en tremblant, car il nous semblait à toute heure que le mordant du fer allait leur entailler le nez et la figure.

» Quand le *broundou* eut circulé à souhait, on couvrit la table de grands plats remplis de viandes diversement apprêtées; les uns contenaient du bœuf découpé en menus morceaux, les autres des gigots de mouton, le tout suffisamment saupoudré du poivre rouge. On servait aussi des côtelettes de bœuf dont la viande avait été détachée et divisée en petites lamelles retournées elles-mêmes à l'extrémité de l'os; de sorte que ces côtelettes ne ressemblaient pas mal à un martinet pour battre les habits.

» Décidément les convives étaient repus de victuailles; le repas solide touchait à sa fin : on apporta les boissons.

» Les Abyssins ne boivent pas en mangeant; ils mangent d'abord et boivent ensuite. C'est la seule coutume des indigènes à laquelle nous n'avons jamais pu nous conformer. Du reste, s'il y avait eu prodigalité dans les viandes, il y eut profusion dans les liquides. On approcha des cruches énormes, les unes pleines d'hydromel, *tech*, les autres d'une espèce de bière qu'on nomme *bouza*. Le *tech*, versé dans de petites bouteilles de verre blanc, fut servi vers le haut de la table. Plus bas on buvait la bière dans des coupes faites de corne et larges à contenir un litre. *Tech* et *bouza* coulaient à flots. Aussitôt pleines, les coupes étaient vides; aussitôt vides, elles étaient pleines. Tous jours de la table aux levres et des levres à la table. On devine le résultat de cet exercice continu. Tous parlaient, tous gesticulaient à la fois : confusion et vararme; double ivresse, ivresse de la boisson, ivresse de rires et de paroles bruyantes...

MM. Ferret et Galmier restèrent deux jours dans le camp d'Ato-Réma pour acheter les provisions nécessaires à leur route. Ils prirent ensuite congé du prince et partirent de Sambré, accompagnés d'un soldat qui avait reçu l'ordre de les conduire jusqu'au Taccazzé.

Le Taccazzé, connu dans l'antiquité sous le nom d'Asaborus, est un des principaux affluents de la rive droite du Nil. Le ravin au fond duquel il coule n'a pas moins de 2,000 pieds de profondeur, c'est-à-dire plus de cinq fois la hauteur de la flèche des Invalides au-dessus du pavé. Une foule d'arbres, tous remarquables par la variété de leur espèce, par la diversité de leur feuillage, par le volume de leurs tiges, ombragent les deux bords du fleuve et forment un contraste frappant avec l'aridité des

berges de la vallée. Sur la rive gauche s'élevaient les montagnes du Samen, masses sombres et compactes qui se dressent à une hauteur considérable et montent à leur sommet des pyramides, des colonnades de la forme la plus régulière, comme pour rappeler au voyageur que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Les points culminants de cette chaîne gigantesque, ou les deux officiers d'état-major allaient porter maintenant le théâtre de leurs explorations, sont le Silké, le Boait et le Detjem, dont ils déterminent, d'après des observations barométriques, la hauteur dans le tableau suivant :

Le Silké, à . . .	3,430	metres	au-dessus
Le Boait . . .	4,300	—	du niveau
Le Detjem . . .	4,600	—	de la mer.

Exaltés par le plaisir de leur découverte, ou cédant à de simples aperçus, les voyageurs qui, avant MM. Ferret et Galmier, ont visité le Samen se sont grossièrement trompés sur la hauteur de ces montagnes. Les uns affirmèrent que les Alpes paraîtraient de simples lappineries à côté du Boait et du Detjem; les autres déclarent au contraire que les Pyrénées sont beaucoup plus élevées que ces montagnes. Il faut prendre une moyenne, car il y a évidemment erreur des deux parts. Voici la vérité mathématique. Le Néthou, le pic le plus haut qui soit entre la France et l'Espagne, a 3,400 mètres d'altitude; le mont Blanc se dresse à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Or, MM. Ferret et Galmier avaient compté à 6,000 mètres pour le Detjem. Les montagnes du Samen sont donc beaucoup plus hautes que les Pyrénées, et un peu plus basses que celles des Alpes.

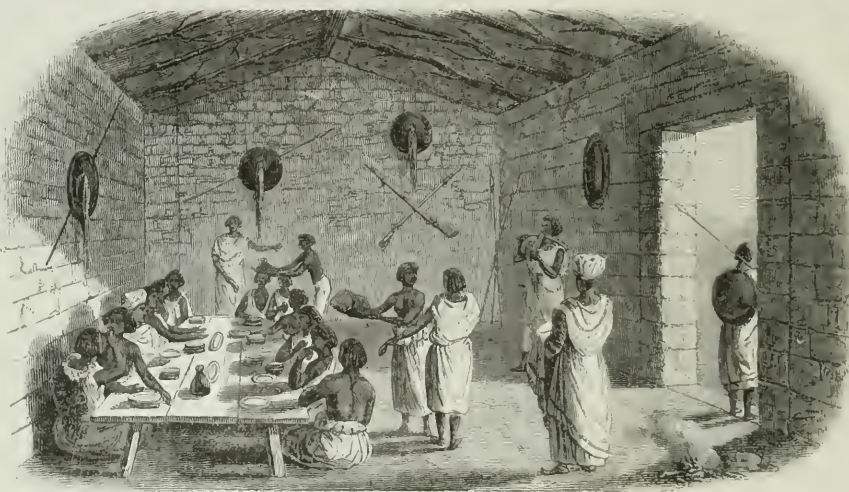
Ce résultat ne sera pas le seul avantage du nivellement barométrique des deux officiers d'état-major. Il fera disparaître de la science de très-fausse notions sur la hauteur des neiges perpétuelles de l'intérieur de l'Afrique. On peut conclure, en effet, des observations de MM. Ferret et Galmier qu'il y a constamment de ces montagnes ailleurs la région de la congélation perpétuelle.

Mais ici se présente une question : Si le Samen garde toujours la neige, est-ce à dire pour cela que la neige y soit perpétuelle? Les deux officiers d'état-major pensent le contraire, et voici l'explication qu'ils en donnent.

« Durant la saison pluvieuse, tandis que la neige tombe, le soleil se trouve entre le tropique du



Costume de femmes en Abyssinie.



Repas de viande crue.



Le roiquar.

Cancer et l'équateur, où il reste depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre. Les montagnes du Samen se trouvent situées par 13° de latitude nord. Le soleil passe deux fois à leur zénith. La première fois vers le 23 avril, en s'avancant vers le nord; la seconde fois vers le 16 août, en revenant du côté du sud. Dans ce double passage, le soleil dirigerait ses rayons brûlants à la surface des montagnes, et la neige fondrait en touchant le sol, si l'astre glorieux ne rencontrait les épaisses nuées qui couvrent alors tout le ciel et se suspendent comme un voile au-devant de sa face. Il faut, en effet, un temps brumeux et froid pour que les neiges se conservent dans cette région et y prennent consis-

tance. Les pluies passées, lorsque le ciel, dégagé de ses nuages, permet aux rayons du soleil de frapper sur les neiges, elles commencent à fondre, mais peu à peu, mais insensiblement, d'abord, parce que les terres encore humides gardent beaucoup de fraîcheur, ensuite, parce que le soleil s'éloigne encore tous les jours davantage, en gravitant vers le tropique du Capricorne, où il arrive le 21 décembre.

« A partir de ce moment, le soleil qui revient vers l'équateur, l'atmosphère pure et sereine, tout favorise la fonte des neiges; aussi décroissent-elles rapidement, et, dès que le soleil a dépassé la ligne, on n'en voit plus sur les versants méridionaux. Toutefois, celles qui se trouvent exposées au nord, que des rochers abritent, et qui n'ont pas senti directement l'influence des rayons solaires, celles-là persistent. Ce n'est qu'à l'instant où le soleil passe verticalement sur le Samen, c'est-à-dire vers le 25 mai, qu'elles pourraient fondre complètement; mais alors la belle saison n'est déjà plus, les nuages se forment, les pluies périodiques commencent à tomber et les neiges avec elles.

« Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas en Abyssinie des neiges perpétuelles, il n'est pas moins vrai, nous enons de l'expliquer d'ailleurs, qu'il se trouve toute l'année de la neige dans les montagnes du Samen, et cela ne tient pas seulement à la hauteur de la chaîne, cela tient surtout à l'époque de la saison pluvieuse: car si les pluies tombaient à tout autre moment, plusieurs mois s'écouleraient, pendant lesquels les sommets du Samen seraient dénués de neige. Il suffirait, par exemple, que le ciel fut sans nuage au moment où le soleil passe verticalement sur le Samen. »

Ces observations intéressantes sur les neiges de l'Abyssinie, une foule d'autres sur la végétation, les cours des rivières, la constitution des montagnes, feront subir à la géographie physique et botanique de cette portion si peu connue de l'Afrique des rectifications importantes. Mais aussi que de peines, que de courses elles ont coûté aux deux courageux voyageurs!

« Un mois après leur départ du camp de Miré, lorsqu'ils riverent aux portes de Gondar, la pauvre humanité se traînait en eux par souffrances. Ils virent perclus, haletants, épuisés de fatigue.

« Pendant la nuit crochait. Nos deux compatriotes ennués dans Gondar ne savaient où ils devaient s'arrêter, car, dans les auberges, il n'y avait pas dans la capitale de l'Abyssinie. « Ces entre-faites, les Abyssinins les abordèrent et leur demandèrent s'ils cherchaient la mai-



Palais du Ras à Gondar.



Femme d'Abyssinie écrasant du grain.

« Quels frères? avons-nous donc des frères ici? répondent les deux voyageurs. — Sans doute, reprend l'Abyssin. Depuis quinze jours il est arrivé deux blancs, et si vous le souhaitez, je suis prêt à vous conduire dans leur demeure. Nos deux compatriotes acceptent la proposition, et les voilà marchant sur la trace de leur guide, à travers les tas de pierres et de fumier qui encombrèrent les rues de la capitale de l'Abyssinie.

« Loué soit Dieu! la fortune, après les avoir longtemps éprouvés, leur réservait la meilleure de toutes les surprises. L'un des deux blancs était M. Arnault d'Abbadie, qui s'est fait depuis longtemps en Abyssinie une réputation de courage et de loyauté justement méritée; le second, ils le regardaient et ils ne pouvaient en croire leurs yeux, le second était M. Bell, leur compagnon de voyage, qui, dans sa longue pérégrination aux sources du Nil, avait été attaqué dans les défilés de Corata, frappé de trois coups de lance, et dont ils avaient annoncé la fin tragique à sa famille. Qu'on juge de la surprise de nos deux compatriotes! qu'on juge surtout de leur joie! Le jour faillit les surprendre éveillés et causant encore avec leur bon et vieil ami retrouvé comme par miracle. Ils prirent cependant un peu de repos, et puis ils sortirent ensemble pour parcourir Gondar.

« Gondar, disent les deux officiers d'état-major, est situé par 12° 36' 25" 5 de latitude nord, et 35° 11' à l'est du méridien de Paris. La ville se trouve posée sur le sommet aplani d'un des contreforts méridionaux de la chaîne de montagnes qui borne au sud la vaste plaine de Waggara. Dominée seulement au nord, partout ailleurs ce plateau est environné d'une vallée profonde et escarpée. Il est baigné par deux petits cours d'eau, l'Angueré à l'est, le Kaha à l'ouest, qui se réunissent à peu de distance de leurs sources et se jettent ensemble dans le lac Dembea.

« A part sa position, qui est magnifique, car elle commande au sud un espace immense, la ville n'offre rien de remarquable. C'est tout simplement une agglomération confuse de maisons mal construites, semées çà et là sans ordre et sans dessin, et séparées entre elles par des cours, des jardins, ou des espaces libres qui passerait au besoin pour des places publiques si on voulait en faire quelque chose de semblable. Du reste, toujours l'invariable maison abyssinienne avec son toit conique recouvert de chaume. Les voies par où circule la population sont moins des rues que des sentiers sinueux, mal tracés, embarrassés de pierres et de débris.

« Un seul quartier présente comme une ébauche de rues et de plan général: c'est celui de l'Etchéquié, qu'on nomme Etchéquié-Bet. Il faut dire aussi que l'Etchéquié-Bet est un quartier sain, et qu'à ce titre les habitants y jouissent d'une certaine sécurité. De là vient que, pour ménager l'espace, on y a bâti dans un ordre un peu plus régulier.

« A peu de distance de ce quartier, et presque au centre de la ville, s'élèvent majestueusement deux vastes édifices bâtis dans le seizième siècle par les Portugais. L'un est le palais du Ras, l'autre le palais de l'empereur. Ce dernier, plus remarquable par la construction et par l'étendue, a la forme d'un vaste carré flanqué de tours



Palais de l'empereur à Gondar.

morceau vient d'en être servi : on revanche, il peut offrir du bœuf aux choux et des pieds de mouton à telle sauce qu'il plaira choisir au dîneur. Que ne s'applique-t-il à servir en connerie deux ou trois de ces comestibles modestes, mais proportionnés à la bourse de ses clients et ayant leur prix après tout, au lieu de s'égarer en promesses fallacieuses dont le moindre défaut est de ne tromper personne. A table plus qu'ailleurs, le puff est une harpie qui gâte tout.

Les restaurants à prix fixe sont surtout fréquentés par les provinciaux, qu'ils révoltent et fascinent pour une quinzaine et renverraient dans leurs foyers avec une gastrite si la quinzaine devait durer seulement trois mois. Les officines à deux francs du Palais-Royal s'enorgueillissent de compter dans leur clientèle maint représentant économe et père de famille, maint fonctionnaire que la monnicence du budget réduit, dans une position hiérarchiquement élevée, à vivre de cette façon mesquine et assez peu salubre. On apprend au reste à se servir des restaurants à prix fixe et à y subsister tant bien que mal, sans grand inconvénient pour l'estomac; mais il faut pour cela une longue pratique; il faut surtout laisser de côté toute prétention au régal.

Un fait qui frappe les regards et étonne au premier abord, c'est la décence et fort souvent l'extrême élégance de la mise des convives qui alimentent ou qu'alimentent — je ne sais lequel est le vrai — les restaurants les plus modestes. Cela est caractéristique et jette un jour sur le mystère bigarré de l'existence parisienne.

Les vrais Parisiens fuient au reste, tant qu'ils peuvent, ces réfectoires décevants où l'ambition



Pour vingt sous.

de la forme et de l'annonce déguise mal la triste indigence du fond. Ils préfèrent avec raison certains établissements peu connus de la foule ou ils peuvent obtenir quelques mets des plus simples, mais de fort bonne qualité. Ils hantent de préférence les tavernes anglaises, dont quelques-unes renommées pour l'excellence de leurs viandes, passent au besoin la barrière et ne délaissent pas, s'il le faut, de graver certains entre-sois de marchands de vins ou l'on est tout surpris souvent de trouver fort bonne société de gens de lettres et d'artistes.

Les étudiants ont leurs restaurants spéciaux où les prix sont invariables : trente centimes les plats gras et quinze les plats maigres; pain à discrétion, vin à peu près inconnu. De la sorte, ils peuvent dîner pour soixante-cinq centimes en minimum et transformer le surplus de leur nourriture en une demi-tasse suivie d'un domino interminable au café Molière ou au café Procope. C'est là un régime à faire trembler toutes les mères de famille et qui ne contribue pas peu à ces maladies d'épuisement et à ces fièvres typhoïdes endémiques au quartier latin; mais bien habile sera celui qui le réformera, c'est-à-dire donnera aux étudiants — de l'argent d'abord — puis de l'ordre, et le mépris des jouissances dont la dernière qui certainement pour eux dans la gastronomie, — à l'honneur du jeune âge.

La nourriture du peuple est meilleure à tout prendre. Les ouvriers, que ne tentent point les creuses séductions du costume et du luxe, trouvent chez le marchand de vins des aliments grossiers, mais substantiels et propres à la réparation des forces. Ils vivent mieux et plus sagement, selon nous, que les étudiants et les habitués de restau-



Un restaurant d'étudiant.



Un restaurant du grand monde.

rants à prix fixe. Mais aussi ils n'ont pas à leur disposition la carte des Frères Provençaux pour leur offrir une kyrielle de mets absents ou frelatés.

Continuons de descendre l'échelle culinaire. Nous arrivons aux tapis-francs de la rue de la Bibliothèque, renommés pour le foin de veau et la gibelotte chers aux voleurs, aux arlequins de la Cité, aux ragouls du quartier du Temple à deux ou trois sous la portion, aux cuisines et aux fritures en plein-vent, que je préfère de beaucoup, toutes primitives qu'elles sont, à ces abominables mélanges de débris gastronomiques et de comestibles qui n'ont plus de nom dans aucune langue, et enfin à l'Azar de la fourchette, Vefair du vagabond et du chiffonnier, qui mérite une mention spéciale.

L'Azar de la fourchette est un établissement situé dans le quartier des halles, où, pour toute table, on trouve une vaste chaudière remplie jusqu'aux bords d'un liquide grasseux, sans cesse en ébullition, qui cache dans ses profondeurs une foule d'objets innombrés, une multitude de substances animales et végétales. L'habitude de ces lieux dépose cinq centimes, moyennant quoi il est armé d'une longue fourchette en fer, et à le droit de plonger, à l'Azar, ce trident dans l'océan d'eau de vaisselle ou sur mire son œil enchaîné. Il en retire soit un pied de veau, soit un cou d'ore, une tête de mouton, une patte de dinde, du gras-double, un estomac ou un fragment quelconque de gallinacé, parfois une carcasse entière; quelquefois aussi moins que rien, un os sans moelle, un cœur



Pour un sou

de poule, une tête de canard implumée, une côte de chou, une simple carotte, une pomme de terre qui fut frite. Si l'azar l'a bien servi, il jouit du fruit de sa capture, sinon, il peut recommencer autant de fois que la fortune aveugle lui tiendra rigueur, moyennant chaque fois le dépôt préalable de cinq centimes. C'est là la chance; c'est là l'azar; tous les hommes sont nés joueurs. On peut dîner pour cinq centimes, mais aussi il se peut, par un jour de malheur, qu'on multiplie les coups de trident sans extraire finalement du gouffre autre chose que ce soulier, épouvantail de l'Auvergnat, à cause de la place incongrue qu'il occupe dans la marmite. Le pain est en dehors, et chaque gastronome l'apporte à dîner sous son bras.

Paris dîneur, comme on le voit, justifie le mot que Voltaire lui applique dans son ensemble: «Centro de luxe et de misère.» On y dîne le mieux, le plus chèrement et le plus pauvrement du monde.

Ce qui manque à Paris, ce sont des restaurants où à toute heure les honnêtes gens soient assurés de trouver un dîner convenable sans avoir à le commander. Le supplice de la carte est un des plus cruels qu'on ait infligés à l'appétit depuis l'histoire de Tantale. Il existe en province de ces établissements; ils y prospèrent, et Paris est fort en arrière, sous ce rapport, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux. Nous promettons une fortune à quiconque s'aviserait d'importer parmi nous cette bien simple innovation.

Visite aux Ateliers.

(5^e article.)

A l'extrémité de la rue des Écuries d'Artois, aujourd'hui rue de la Réforme, nom qui, égaré dans cette petite rue, semble une petite malice à l'adresse de la réforme des écuries et des équipages de la royauté, la ligne des maisons est interrompue au sud par un mur que son propriétaire abandonne à toutes les fantaisies des afficheurs et que surmontent les dômes verdoyants d'arbres touffus. Si nous frappons à une porte étroite pratiquée dans ce mur, elle semble mystérieusement s'ouvrir, car, introduit sous les épais ombrages, on n'aperçoit point de portier ni à droite, ni à gauche, et sans les aboiements menaçants d'un chien peu éloigné, on serait disposé à s'abandonner à cette impression de mystère en présence d'une retraite d'apparence si paisible, qui donne l'idée de celle d'un philosophe, ami de la solitude ou de quelque homme d'État désillusionné et morose, ne voulant plus avoir de communication avec le monde. Si par hasard personne n'est là en ce moment pour nous recevoir, et que, nous dirigeant vers le bâtiment en face, nous entrions dans la première pièce ouverte au rez-de-chaussée, notre impression ira croissant encore et se compliquera de

la singularité archaïque de l'aménagement. Le lit, les bahuts, les sièges sont en bois de chêne sculpté, dont les ornements sont empruntés pour leur caractère à la décoration architectonique, et appartiennent par leur style ogival flamboyant à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle. Des portraits exécutés dans la fine manière qui caractérise Holbein viennent de leur côté confirmer cette date. On peut d'ailleurs la lire précise sur un almanach du temps accroché à la muraille. Quelques buires, quelques hanaps sont rangés sur le bahut aux gothiques serrures. Un gros livre imagé, une Bible sans doute, est là ouvert sur une table; près de là quelques heures manuscrites, quelques vieux livres sous leur blonde reliure du parchemin vierge attestent les graves méditations du maître de cette retraite, où rien ne rappelle les molles délicatesses de notre temps. Les sièges sont en chêne; tout au plus un petit cousin ou deux en drap rouge, comme Lucas de Leyde en met dans la chambrette de la Vierge, quand il représente la salutation angélique, sont là en réserve pour un vieillard infirme ou une jeune femme délicate. La partie de jardin

qui est sous la fenêtre semble témoigner elle-même que les pensées des habitants sont tournées plutôt vers le ciel que vers la terre. Les plantes que les hommes dans leur infirme langage appellent des mauvaises herbes, profitent du bénéfice de la tolérance pour y croître, y verdir et s'y étaler à l'aise; rare oasis dans la turbulente cité réservée à l'épanouissement de la végétation du Bon Dieu pour reposer la vue de cette autre végétation que l'homme taille, écourte, émonde, et à qui il impose toutes sortes de difformités. Tout un parfum de recueillement ascétique s'exhale de l'aspect de cette chambrette; on s'y rappelle involontairement ces paroles de l'Imitation de Jésus-Christ : *In caelestibus debet esse habitatio tua, et sicut in transitu cuncta terrena sunt aspicienda*. Mais secons nous notre rêverie extatique, et puisque personne ne vient à nous, allons au-devant du propriétaire de cette solitude, peut-être quelque pieux évêché de vieux jours, attardé dans cet asile parce que la mort aurait oublié de lui donner congé. Ressortant par où nous étions entré et allant à droite vers un corps de logis formant angle avec le premier, nous apercevons sous une sorte de



Atelier de M. Eugène Giraud.

vestibule une porte à pleines ferrures ouvragées semblait être la porte d'une chapelle. C'est là sans doute que nous allons trouver notre solitaire en prière ou recueilli dans quelque méditation religieuse. Ouvrons avec précaution du peur de le troubler. Mais quel est cette grande salle remplie de toutes parts et jusqu'au plafond d'une foule d'objets divers et confus où l'œil se perd? Dieu le sait, mais ce n'est certainement pas une chapelle consacrée à son culte. C'est plutôt le séjour de quelque sorcier. Voici là-haut un aigle aux ailes immenses éployées. Pres de la porte d'entrée un beau chien lévrier trop immobile pour être un chien vivant, trop naturel et trop vrai pour être un chien empaillé; voici des squelettes, des ossements, des mâchoires, des instruments de musique inusités, des poignards, des mousquets, des armes bizarres, des harnais, des étriers, des selles de toute espèce; voilà surtout des pipes de toutes formes et de toutes longueurs. On fume ici comme dans un estaminet. Le fantastique commence à s'évanouir. Il paraît décidément que nous sommes en plein dix-neuvième siècle; siècle des fumeurs non moins que des journalistes et des émetteurs. Probablement il n'y a ici ni anachorète, ni sorcier, ni aucune de ces bizarres excentricités dont les romanciers aiment

tant la mise en scène, et qui s'offrent si rarement à la curiosité dans l'uniformité de notre monde moderne, valétudinaire jusqu'à la robe de chambre ouatée et aux pantoufles fourrés pour le coin du feu, jusqu'aux claques et au caoutchouc pour les jours de pluie. Mais du fond obscur de cette longue salle et se dégageant des nuages fumeux du tabac, s'avance vers nous un cavalier que notre amour du merveilleux voudrait au premier moment transformer en homme de guerre ayant sur son bras gauche un petit boucher et tenant de la main droite un javelet ou une longue épée, mais dans lequel la réalité nous force à reconnaître un peintre armé de sa palette et de son appui-main. C'est M. Eugène Giraud.

La retraite où nous nous sommes introduit n'est donc ni un oratoire ni un repaire de sorcellerie, c'est un atelier, c'est la demeure d'un artiste et c'est sa fantaisie, son goût d'antiquaire qui a créé à force de patience et d'industrie cette représentation si exacte d'une chambre et d'un ameublement du seizième siècle qui nous illusionnait tout à l'heure. M. Eugène Giraud est le fils de ses œuvres. Il n'a pas trouvé des l'abord sa voie. Il fut souvent bien des tâtonnements et des luttes aux artistes avant de se faire de

leur talent un héritage. Il s'adonna d'abord à la gravure au burin; il y obtint un premier prix et grava plusieurs ouvrages d'une manière remarquable, entre autres le joli petit tableau de Solari qui est à notre musée et représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*. Mais le goût du public n'était pas pour le moment à la gravure; il était à la lithographie, au crayon, à la mine de plomb, à l'aquarelle... Adieu donc les travaux sévères, puisque le tyran ne les apprécie plus. Adieu les espérances fondées sur de longues et patientes études et sur des succès couronnés. M. Eugène Giraud jeta au loin ses burins, et peut-être ne fut-il pas aussi attristé de la circonstance qu'on pourrait le croire. Le travail si long, si froid, si mécanique de la gravure au burin n'allait guère à son tempérament artistique. Lui aussi il avait un faible pour la fantaisie, comme le public. Le voilà donc derechef en campagne, ayant troqué ses cuivres et ses bouts de burin pour des toiles et des pinceaux. Nouveaux essais, nouveaux tâtonnements. L'attention publique ne tarda pas à répondre à ses efforts. Quelques scènes heureusement trouvées et exécutées eurent du succès et de la vogue. Nous citerons entre autres la *Permission de dix heures*. Ce tableau fut partout reproduit; on le mit en vaudeville, en porce-

d'œuvre du Raphaël de la musique. Ce sont des pages d'histoire qui captivent l'attention du lecteur comme le ferait le roman le plus émouvant, qui l'invitent à rêver sérieusement comme ferait un excellent chapitre de philosophie ou de morale. *L'Art du chant en Italie, De la symphonie et de la musique imitative en France, De la musique religieuse, Esquisse d'une histoire de la romance depuis son origine jusqu'à nos jours, Beethoven, Hérold, Henriette Sontag, Histoire d'une cantatrice de l'Opéra*, sont des fragments tous remarquables et d'une grande variété, dont la lecture est aussi fructueuse qu'agréable. Malgré leur diversité de sujet et de forme, tous les morceaux contenus dans ce volume ne laissent pas de se relier étroitement ensemble; et ce n'est pas seulement au style qu'on reconnaît leur parenté, mais encore à l'esprit; de telle sorte que si la variété dans l'unité est étonnamment la condition essentielle de tout bon ouvrage, celui-ci est bon sans contredit. La page que nous allons en extraire et mettre ici sous les yeux de nos lecteurs donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire une juste idée du talent de M. Scudo, soit comme penseur, soit comme écrivain. C'est un parallèle plein de finesse et de jugement entre deux maîtres à jamais célèbres. Laissons parler notre auteur :

« Haydn, dit-il, qui a créé la symphonie, et Beethoven, qui en a agrandi le cadre, sont deux génies différents. Il y a proportion de deux tendances et de deux époques diverses de l'esprit humain. L'un est plus musicien que poète, l'autre plus poète que musicien. C'est la science qui domine dans le premier; dans le second, c'est l'inspiration. Haydn fait de la musique pour le plaisir de faire de la musique, Beethoven pour exprimer ce qu'il éprouve, ce qu'il rêve, ce qui le tourmente. Les modulations de Haydn sont claires, saisissantes et animées avec beaucoup de grâce et d'artifice; celles de Beethoven sont imprévues comme l'émotion qui les fait jaillir, et quelquefois elles vous éblouissent plus qu'elles ne vous éclairent. Haydn ne s'écarte jamais beaucoup de ton principal; il fait de petites excursions dans les tons les plus voisins et revient bien vite au bercail, tout yeux et tout fier d'avoir osé faire un si long voyage. Beethoven, au contraire, marche hardiment ou le conduit la fougue de son imagination; il se perd souvent dans l'épaisseur des bois et s'attarde à écouter les hymnes ineffables de la nature, qui le ravissent tellement, qu'il oublie son thème et le public qui l'attend. Haydn est un conteur aimable et facile, toujours maître de lui-même, toujours respectueux pour ceux qui l'écoutent et pour la langue consacrée, mêlant dans son récit et le petit mot pour rire et le soupir discret, et n'oubliant pas de terminer son histoire par une morale consolante. Homme pieux et bon, il est content de son sort, content de la société, content de la Providence, et il raconte dans un langage vivant, clair et logique, les petits événements de sa vie, les vicissitudes de son cœur honnête et chaste, les folies tempêtes de son imagination. Beethoven, au contraire, est une âme profonde et troublée, d'où s'élevaient sans cesse des soupirs étonnants; c'est une intelligence inquiète et pénétrante, un cœur toujours jeune et toujours épris d'un idéal qu'il poursuit comme une femme adorée. Il chante parce qu'il pleure, il pleure parce qu'il souffre. Plongé tout entier dans l'idée qui le préoccupe, il s'inquiète fort peu du précepte de Pécote, il crée la langue dont il a besoin sans se demander si les pédants daigneront l'approuver, et il abandonne aux commentateurs futures le soin de signaler les sons de ses paroles et de signaler les beautés qu'il répand à pleines mains.

« Haydn est l'expression de l'ordre et de la foi d'une époque qui finit; Beethoven, celle de la liberté et des inquiétudes de l'avenir... »

Combien n'est-il pas regrettable que l'étude de *l'influence du mouvement romantique sur l'art musical et du rôle qu'a voulu jouer M. H. Berlioz*, étude à laquelle nous empruntons ce qui précède, ne soit pas d'un bout à l'autre traité avec la même profondeur de sentiment, la même sage impartialité! Mais, avec la meilleure volonté du monde, quoiqu'on fasse pour s'en réserver, la critique la plus polémique aura toujours deux poids et deux mesures selon qu'elle aura à juger le présent ou le passé.

G. B.

Correspondance.

A divers. — Nous ne saurions trop recommander à nos correspondants deux conditions sans lesquelles leur bienveillance envers *l'Illustration* s'exerce inutilement : 1° Pour tous les dessins qui représentent un événement actuel, l'important est que l'envoi soit fait au moment même de l'événement; dans ce cas il s'agit moins de nous adresser un dessin terminé qu'un simple croquis avec quelques indications écrites. Il y a tel sujet qui oeilte sa valeur que de l'a-propos et qu'un retard d'une semaine prive de tout intérêt. Nos correspondants de l'étranger et de Brest prendront leur part de cet avis, auquel nous joignons nos très-sincères remerciements. 2° L'importance d'un fait ou d'un événement doit être appréciée du point de vue de l'intérêt universel et non sous l'impression d'une curiosité ou d'une émotion locale. Cette remarque ne s'adresse à personne en particulier; mais elle est utile pour épargner la peine de quelques personnes qui nous font des communications sur des sujets qu'ils ont négligé de mesurer à cette échelle.

M. H. S. à Naples. — Nous voudrions, monsieur, pouvoir vous donner des encouragements et des espérances. Nous ne pouvons que vous féliciter d'un goût qui fait supposer en vous des facultés distinguées, mais dont la direction actuelle n'est pas heureuse. Pardonnez cette sincérité avant d'en profiter. Profitez-en, et vous vous souviendrez de nous.

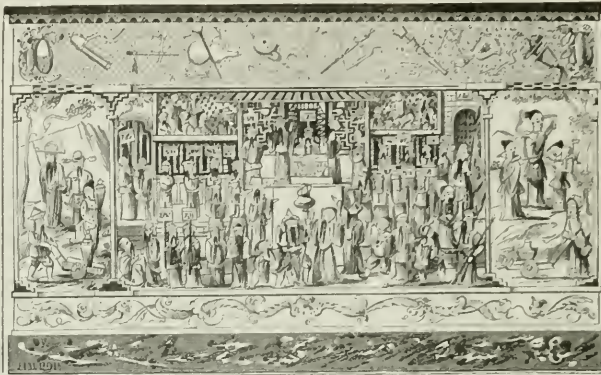
M. F. F. à Caen. — Monsieur, la personne qui a l'honneur de vous répondre lui se souvient d'avoir lu en 1825, un article sur l'avenir des chrétiens de ter dont on commençait à parler. Cette expectation lui semblait alors le rêve d'un moine en matière de relations sociales et internationales; ce n'était pourtant qu'une vue très-courte en comparaison de ce que la réalité nous découvre aujourd'hui. Si vos spirituelles suppositions allaient se vérifier de la même manière! Vous ne le croyez pas! non plus non plus. Cependant nous dirons notre avis pour vous satisfaire.

Sculptures chinoises au Louvre.

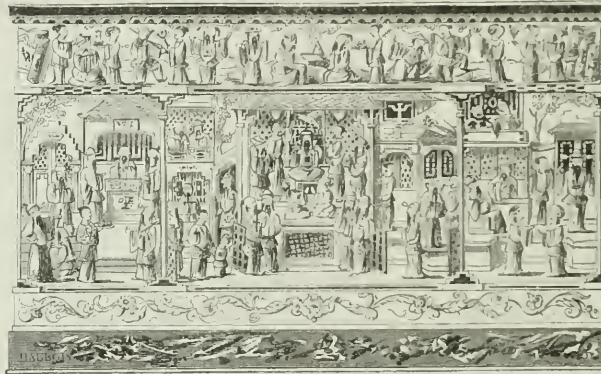
Il n'est personne, sans doute, qui en visitant les galeries du Louvre n'ait été frappé plus ou moins désagréablement à la vue des monstruosités chinoises qui avaient été

groupées dans la salle dite des Colonnnes, du musée égyptien. Après avoir admiré dans les salles précédentes une

Ces deux bas-reliefs, auxquels on a donné la forme de deux longues tables massives et lourdes, ont été sculptés à Macao en 1845, d'après deux devants d'autel placés dans la pagode bouddhique, Nan-Foung-Miao, à l'entrée de la plaine que les Portugais nomment le Campo. Si nous sommes bien informés, ils auraient coûté de six à sept cents francs; somme très-moderne eu égard au travail, mais assez forte, dans un pays comme la Chine, pour acheter les originaux même, si on avait fait brûler les piastres aux yeux des bonzes qui prenaient soin de la pagode.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.

magnifique collection de vases étrusques où l'élégance des formes rivalise avec la vigueur toute grecque du dessin; un charmant panthéon de l'or et l'argent ont prêté leur éclat, les pierres et les émaux leurs brillantes couleurs pour représenter, sous des emblèmes variés, les dieux qu'adorait l'ancienne Egypte; des bronzes antiques, des chefs-d'œuvre de Bernard de Palissy, etc., etc.; et lorsque les regards s'étaient pour ainsi dire saturés de ces merveilles, on se trouvait tout d'un coup devant des figures hideuses barbouillées de rouge, de bleu et de vert, qui n'ont aucun autre mérite que d'être logées dans cette demeure royale, que celui d'arriver de la Chine; comme si nous étions encore au temps de ce capitaine marchand de Cherbourg, autour duquel on s'attroupe pour toucher ses habits, parce qu'il revenait d'un pays aussi éloigné!

Toutes ces chinoiseries, que la nouvelle direction du Louvre a eu le bon esprit de réunir au Musée de marine dans les salles qui seront incessamment ouvertes au public, en bois dur, sculpté avec assez peu de talent au point de vue de l'art, même chinois, ne se recommandent absolument que par leur bizarrerie. Une grande statue dorée située au milieu, près de celle du Bouddha, représente le dieu Wen-Chan gravement assis, tenant dans ses mains jointes le jade qu'on portait autrefois à la cour. C'est à lui que les étudiants et les lettrés offrent des sacrifices pour en obtenir les dons de l'esprit et de l'intelligence. A droite, c'est le dieu Jui-Sin, auquel, si horrible qu'il paraisse, tout Chinois adresse de ferventes prières, parce qu'il est l'arbitre de la fortune, le dispensateur des richesses et du bien-être matériel. A gauche Kin-Kia, un des dieux de la guerre, semble vouloir intimider par sa pose chinoisement martiale. Ces statues ont été gravées et poliées dans la salle avant été placés deux larges bas-reliefs dont nous mettons le dessin sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'ils nous ont paru offrir plus d'intérêt que tout le reste. Dans le premier, on figure l'époque historique où l'empire chinois était divisé en nombreux royaumes, tributaires de la dynastie Tsin. L'empereur est majestueusement assis sous un porche du style architectural des pagodes, et autour de lui sont disposés en rangs seize princes vassaux, qui portent chacun une bannière inscrite du nom de leurs principautés respectives. Le bandeau supérieur n'a pour tout ornement que les huit objets qui servent d'attributs aux huit immortels, savoir : un éventail, un chalumeau, une courge bouteille, des castagnettes, un glaive, un triangle sonore en pierre, un disque divinatoire et une espèce de luth. Dans l'autre bas-relief, on voit au milieu l'apothéose du roi Liu-Wai, et sur les côtés trois sujets allégoriques, la longévité, la richesse et le bonheur; le bandeau de ce bas-relief est occupé par les huit immortels et leurs serviteurs.

industries céramique, serizone ou de fantaisie des Chinois. Chez tous les peuples de la terre, il y a du bon et du mauvais, du commun et du fini, du machinal et du raisonné : on au musée doit offrir à cet égard un tableau complet, ou bien il doit choisir, quand le choix lui est si facile, les objets qui font le plus d'honneur à l'intelligence humaine.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Un défaut contre lequel on n'est pas en garde commet le crime comme un vice

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PATLIN.

Tiré à la presse mécanique de PIAN FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.